



desclée
de
brouwer

PROCHES LOINTAINS

L'enfance

Zhang Wei

Véronique Meunier

L'enfance

Collection Proches Lointains

sous la direction de
Jin Si Yan et Yue Dai Yun

avec la collaboration de
Catherine Guernier

Une collection commune
aux Éditions Desclée de Brouwer
et aux Presses littéraires et artistiques
de Shanghai

publiée dans le cadre de
la *Bibliothèque interculturelle pour le futur*

à l'initiative de
la Fondation Charles Léopold Mayer

Autour de sujets choisis pour leur importance dans notre vie quotidienne et dans nos relations humaines, la collection *Proches Lointains* propose la rencontre originale de deux auteurs. L'un chinois, et l'autre, français, en parlent à leur manière, d'après leur expérience propre et remontent aux sources de leur civilisation pour évoquer la manière dont des philosophes, des écrivains, des poètes en ont parlé.

Une invitation au détour par la culture de l'autre, pour comprendre mieux la sienne et pour faciliter le dialogue interculturel entre la Chine et la France, avec, bien sûr, ses entendus et ses malentendus.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

III

LES CHRYSANTHÈMES D'OR

1

En dehors de mes visites au vieux bonhomme An et à la Grise, ce à quoi j'aspirais le plus était de rester aux côtés de la maîtresse.

Je ne sais si personne n'a jamais éprouvé une telle félicité.

Avec quelle témérité, et un peu de crainte, m'étais-je avancé, centimètre par centimètre tandis que mon cœur battait à tout rompre dans ma poitrine. Pendant très longtemps j'étais resté debout, devant la porte, retenant mon souffle, sans piper mot. Enfin, surmontant ma peur, j'avais allongé le bras pour frapper. Des coups bien timides. Ah ! J'avais entendu le bruit de ses pas. La porte s'était ouverte, elle m'avait serré dans ses bras en même temps que le bouquet de fleurs. Pendant ce bref instant, je suis certain que mes joues devaient être de la même couleur que ce gros bouquet, je les sentais en feu. « Maîtresse... » Ma voix était si faible que je devais être le seul à l'avoir entendue, je serrais mon visage contre sa poitrine tandis que le temps s'écoulait, seconde après seconde, chacune n'ayant pas de prix. Je craignais l'incohérence de mes propos, aussi serrais-je les dents. Je me trouvais dans le lieu le plus doux au monde, le parfum qui émanait d'elle couvrait celui des fleurs. Ma respiration haletante me trahissait, je ne pouvais pas articuler le moindre mot. En fait, je ne savais que dire. J'aurais voulu rester là toute la vie.

Mais très vite il m'avait fallu rentrer dans la petite chaumière, ma maison.

Selon ma propre expérience, une enfance sans père est source de grand péril. L'enfant pendant toute sa vie sera peut-être confronté à des situations difficiles et imprévisibles, sera amené à faire des rencontres mystérieuses... De toute façon, tout cela aura, à coup sûr, une influence sur son existence entière.

Et tout d'abord, à être séparé trop tôt de son père, on éprouve une solitude indicible. Cette solitude vient du regard papillotant des autres, de votre propre tempérament, craintif, et aussi de votre imagination et de vos pensées. La curiosité commence à vous tourmenter, vous pousse à rêver sur l'inconnu : à imaginer, encore et toujours, celui qui vous a donné la vie et qui est parti loin de vous. Vous entrez alors trop tôt dans une enfance songeuse, solitaire. Toutes ces pensées, ces rêveries vous font mener une vie de solitude, vous vous sentez délaissé et sans appui...

Depuis que j'ai eu l'âge de comprendre les choses, je ne me souviens pas avoir eu un père. Ce n'est que plus tard, une fois que j'eus grandi, que je m'obstinai à essayer de comprendre quel genre d'homme pouvait bien être ce père perdu. Et ce ne fut vraiment pas une chose aisée. Les gens qui m'entouraient à l'époque ne se montraient guère enclins à parler de lui.

Je savais seulement que père avait d'abord été un héros, avant de devenir un criminel¹. Il m'avait eu après avoir été libéré, et son séjour n'avait pas duré bien longtemps : environ un an après, il avait été expédié une nouvelle fois dans les monts du Sud pour y travailler dur.

Ce fut une période plus longue encore de travaux forcés, une séparation qui devait durer.

Il ne devait plus rester à la maison que trois personnes : ma mère, ma grand-mère maternelle et moi-même. Au début, tous les

autres en savaient beaucoup plus que moi sur père. À la maison, surtout, il ne fallait pas poser de questions intempestives, et très tôt, j'avais déjà compris que tous les sujets de conversation qui avaient trait à père étaient vraiment tabous. Il était des questions que l'on ne pouvait pas poser, ces yeux qui se baissaient soudain suffisaient à vous le faire comprendre.

Notre demeure était cette petite chaumière au beau milieu du maquis. Elle était construite en un lieu si reclus, si désert, si calme ! Bien plus tard, après que j'eus grandi, je devais me rendre compte qu'elle relevait plus ou moins du miracle. Quand je fus informé de son origine, je devais comprendre qu'il s'agissait d'un bienfait du Ciel : alors que notre famille était dans la gêne et le malheur, chassée de la ville sans savoir où aller, c'est cette chaumière isolée qui nous avait accueillis.

Celui qui avait bâti cette maison de ses propres mains était mort depuis bien longtemps. C'était un vieil homme célibataire, dans sa jeunesse, il avait été domestique chez ma grand-mère mater-nelle, puis il était parti seul pour essayer de vivre sur cette grève désolée, là il avait défriché, planté, avait fondé ce petit nid douillet. Il avait quitté ce monde quelques années à peine après y avoir accueilli sa maîtresse et nous avait laissé ce toit. En ce monde, combien y a-t-il d'hommes de bien qui se manifestent ainsi quand on s'y attend le moins, et combien y a-t-il de gens dans le malheur ?

Quant à l'histoire de ce vieil homme, elle est empreinte d'une grande nostalgie, son évocation faisait pleurer à chaudes larmes mère et grand-mère, aussi, tout simplement, en parlions-nous le moins souvent possible.

Grand-Mère m'avait quand même informé de quelques faits qui s'étaient passés avant ma naissance, notamment de ceux qui avaient marqué le retour de père du camp où il avait été détenu : il ne savait rien, cette année-là, il s'était précipité vers cette ville

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

m'endormir je posais ma tête contre le bras de mère, elle attendait que je fusse endormi pour se dégager doucement. Cette nuit-là je parlai en rêve. « Une fois endormi, tu t'es mis à marmonner, devait me dire mère.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Tu as prononcé des noms bizarres, j'ai cru que c'était des noms de personnes, puis j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait de petits blaireaux, d'oiseaux, de renards. » Mère soupira : « Nous habitons dans la forêt, tu es trop seul, tu n'as même pas un petit compagnon de jeux, et jusqu'en rêve, tes compagnons sont des petits animaux. »

Je me rendormis, mais j'étais convaincu que ces paroles dites en dormant étaient inspirées par une personne, la maîtresse. J'aurais voulu rester toujours à ses côtés. Dans mes rêves, je lui racontais inlassablement des histoires sur la forêt, aussi ces songes n'avaient-ils pas de fin.

Un jour, pendant l'interclasse, alors que je cherchais l'occasion de sortir de mon cartable mon précieux bouquet, quelqu'un me donna soudain une tape sur l'épaule.

Je me retournai, c'était le grand Noiraud. Immédiatement, je frémis intérieurement et m'éloignai. « Eh, qu'est-ce qu'il y a dans ton paquet ? Pourquoi tu caches toujours quelque chose ?

– C'est à manger...

– Et alors j'peux pas goûter ?

– Non...

– C'est quoi ?

– ...

– Il a... la turberculo... se ! » Il pointa un doigt contre mon crâne.

Je serrai le poing, puis le relâchai. Je savais que j'étais maigrichon, que j'avais le teint pâlot. Avaisje donc l'air d'être si malade ?

Alors qu'il était là à me harceler, un camarade à côté de nous dit quelque chose sur père, alors, dans un beau vacarme, ils se mirent à me poser des questions sur « père », si bien que j'en eus des frissons dans le dos. Quelqu'un cria :

« Allez, parle un peu de ton papa ! »

Le grand Noiraud dit : « Il a pas de papa. »

J'étais à bout : « Si j'en ai un.

– Il fait quoi ? Où il est ? »

Il ne me laissa même pas le temps de répondre, il cracha un mot humiliant : « Pangolin. » « Un "pangolin", c'est pas celui qui creuse des trous dans la montagne ? », « Ha, ha, ha... » Je serrai fortement les mâchoires. Finalement je fis en sorte de ne pas pleurer, mais au fond de moi-même j'appelai tout bas : « Papa, papa... » J'aurais été incapable de dire si je voulais par là maudire celui qui était parti loin de moi, ou bien me jeter dans ses bras. En tout cas, depuis ce moment-là, quand mes camarades criaient quelque chose à mon intention, je n'entendis plus rien. Mes oreilles bourdonnaient. Je filai au milieu de la pagaille, après avoir refermé mon cartable.

Je sortis en courant de l'école, et courus ainsi jusqu'au petit chemin. Les ronces me déchiraient les pieds, j'étais en nage.

Les jours qui suivirent, je commençai à faire l'école buissonnière. Grand-Mère ne cessait de me tancer, je lui demandai de ne rien dire à mère : « Si tu te sauves encore tout seul et si loin, je le lui dirai. » Je lui donnai l'assurance que je ne me sauverais plus. Je consentis à rester dans le seul jardin, mais ensuite, n'y tenant plus, je me glissai vers les buissons :

que pouvait-il bien y avoir làdedans ? Il y avait les secrets de l'enfance, des fleurs sauvages et des baies, et puis aussi ces coléoptères qui sautaient sur les herbes et les feuilles, les taches blanches ou rouges qu'ils portaient sur leur corps me fascinaient. À l'occasion, des gens traversaient les buissons, leur accoutrement bizarre, leur regard vigilant, suscitaient en moi un grand intérêt...

« Où étais-tu encore passé ? » me demanda Grand-Mère en me voyant sortir de sous le gros prunier.

« Nulle part.

– Je t'ai appelé, c'est comme ça que tu m'as entendue ?

– Je m'étais endormi dans l'arbre.

– Que je t'y reprenne !

– Et ben quoi, moi je vois les corbeaux dormir dans les arbres, et aussi les moineaux, et puis les chats. »

Telle fut la réponse que je fis à Grand-Mère, tout en fixant du regard cette partie un peu creuse de son crâne couvert de cheveux argentés, c'était d'un effet très curieux et j'avais bien envie d'al-longer la main pour toucher ce creux.

« Espèce de petit garnement, si tu t'endors tu risques de dégringoler de l'arbre... »

J'avais envie de lui dire que ça m'était déjà arrivé, de m'endormir comme ça dans un arbre, et que j'étais effectivement tombé de ma branche, étant donné que j'avais atterri sur une terre sablonneuse molle, je m'en étais sorti indemne... mais voilà, comme j'avais peur qu'elle ne rapportât tout à Maman, je ne dis rien...

Un pic au plumage gris et noir sauta, puis un oiseau de la taille d'un moineau, dans un battement d'ailes, se fixa dans un acacia. Le pic moucheté poussa un cri puis s'envola. Entre les feuilles des arbres lointains, je vis des corbeaux, et une gorge bleue, tous très affairés. Dans les buissons, il y avait aussi un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tentations auxquelles ils ne peuvent résister ; continuer comme autrefois à se montrer bon, à se garder de faire du mal à autrui, ne ferait qu'accroître pour un tiers leur tourment. À leur vue, je n'ai pas envie de m'attarder davantage ici, dans la foule. Je me précipite au bord de la rivière, vers la steppe et la forêt. Le vent frais porte l'odeur des simples, les oiseaux les uns après les autres chantent au faîte des arbres. Les libellules mordillent les tiges des roseaux, leur abdomen rouge est pointé vers moi comme l'aiguille d'un cadran. Le ciel serein et lointain a certes la même couleur que celui de mon enfance, et pourtant il me sépare d'elle. Quelques pigeons d'un gris bleuté atterrissent, ils allongent avec précaution leurs doigts roses. Je peux voir leur front lisse et pur, leurs yeux inquiets, ronds comme des dolics rouges. Je les imagine sous ma paume, et cette sensation que procure leur plumage lustré quand on les caresse. Mais ils restent toujours debout loin de moi. Leur effroi et leur vigilance en général sont justifiés. Autour c'est un océan de verdure, l'odeur du pollen disséminé dans l'air entre dans mes narines. Je suis seul, je prête l'oreille aux bruits de la nature, recevant, en silence, une révélation toute nouvelle. Je suis à bout de force. Mais seul ce lieu me permet, secrètement, de me régénérer.

L'être humain ne peut pas trahir une amitié. Je reste persuadé que, depuis l'enfance, j'entretiens des liens qui sont presque de chair et de sang avec cette lande verdoyante et le peuple intelligent qui vit dessus, je ne les ai jamais trahis. Ils ont été mes compagnons, jamais ils ne m'ont malmené, traité de façon discriminatoire, ils se sont toujours montrés bons envers moi. La violence et la barbarie exercées contre eux par ceux de mon espèce me font frémir. Quand nous habitions le verger, nous élevions une chienne gris foncé et qui s'appelait Grisette. Je ne mentionne pas volontiers son nom, et c'est sans doute la première fois que je le fais. Elle aussi, comme les être humains,

avait eu une enfance, des années d'espièglerie, un regard candide et pur. Ensuite, bien naturellement, elle avait grandi, son pelage avait commencé à virer sur le bleu. Elle s'était un peu empâtée. Sa truffe toute ronde dégageait un parfum imperceptible. Nous savions de façon sûre que c'était une femelle et, qu'en grandissant, tout comme les humains, elle éprouvait de la pudeur, de la dignité, de la réserve. Grâce à Grand-Mère, je connaissais la façon de calculer l'âge des chiens : un mois de la vie d'un homme correspondant en gros à une année de la vie d'un chien. Grisette avait donc vingt ans. Nous étions toujours ensemble et partagions pratiquement les mêmes plaisirs et déplaisirs. Comme nous, elle raffolait de fruits, quand elle était en présence d'olives chinoises aigres, elle fermait un œil, salivait. Elle ne portait ni vêtements, ni souliers, traitement que je trouvais profondément injuste. Ce devait être un automne banal, un bel automne sans le moindre signe avant-coureur de choses néfastes, mais voilà que, soudain, se propagea cet ordre venu de loin et qui n'admettait pas le moindre aménagement : « Il fallait éliminer les chiens », tous les chiens, se préparer en prévision d'une guerre et de la famine. On avait l'impression qu'un conflit allait éclater, qu'il allait falloir défendre ou abandonner le terrain, tuer tout ce qui était de trop. C'était du moins ce que j'avais ressenti à l'époque. J'étais dans une ignorance totale de ce qui se passait, je n'y comprenais rien. Toute notre petite famille tremblait de peur pour Grisette, proposition fut faite de la placer dans un autre foyer, quelqu'un suggéra de la cacher au fin fond du maquis. Mais bien évidemment, aucune de ces deux solutions n'était viable. Alors mère prit la chose en main et alla parlementer avec les responsables des opérations, demandant qu'on fît une exception pour Grisette dans la mesure où elle vivait au beau milieu des bois. L'autre partie répondit que c'était chose impossible, qu'il

n'y avait aucun aménagement à cet ordre. Alors commença l'attente inhumaine. Je m'en souviens parfaitement, cela se passa un après-midi, le responsable du massacre des chiens arriva avec une vieille corbeille dans laquelle étaient placés un petit bâton et une corde, ainsi qu'un couteau à lame plate ; me bouchant les oreilles, je m'enfuis au cœur de la forêt.

Je ne rentrai que tard dans la nuit. Aucun bruit. Personne ne dormait, mais personne ne soufflait mot. Au petit jour, je voulus voir quelques traces de ce qui s'était passé, mais non, rien. Le sol de la cour avait été couvert d'une couche de sable propre.

Plus de vingt ans ont passé. Ce jour-là, je compris beaucoup de choses, c'était comme si, l'espace d'un instant m'avaient été révélées toute l'injustice et la barbarie de ce monde. Depuis ce jour, rien ne devait plus m'étonner des choses de la vie. Ils se sont acharnés à mettre fin dans la violence à une vie belle, l'empêchant à tout jamais de respirer. J'ai des raisons pour les maudire à jamais et aussi pour faire cette prédiction : la barbarie ne peut gérer notre existence, jamais je ne mettrai ma confiance en ces gens cruels et sans pitié. Sinon, je serais un traître.

Mais revenons à cette campagne foisonnante de vie, retournons à cette oasis de verdure. Là, le silence le partage au tumulte, mais toujours résonne une mélodie puissante que l'on ne peut écouter nulle part ailleurs. Toutes les vies du monde naturel, grandes ou petites y jouent leur partition, musique d'une beauté indicible. Je suis convaincu qu'elle recèle une force plus profonde, durable, capable de changer le cœur de l'homme, une force tournée vers le Bon. Il nous faut l'éprouver, la rechercher, prendre appui sur elle, sans hésiter, tout au long de notre existence.

Après mûres réflexions, je trouve qu'il n'y a rien d'autre en cette vie sur quoi l'on puisse s'appuyer, et il en sera toujours ainsi, probablement, dans le présent comme dans le futur. Alors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

suis chez Papa, chaque soir avant de dormir, Papa apporte un gros livre sur les insectes dans ma chambre. Il me montre la photo d'un insecte horrible, me lit la phrase du dessous et puis c'est tout, il faut dormir ! Maman, elle, c'est une histoire entière qu'elle me lit, chaque soir, pas seulement une page, non, une vraie histoire et tu sais, il y en a mille, et mille c'est beaucoup ! »

Bon, il n'y a rien à faire, elles sont reparties à papoter et maintenant j'ai faim, je ne sais pas si c'est l'air de la montagne ou les parfums qui nappent la pièce. Il n'est pas un seul meuble qui ne sente le caramel ou la noisette grillée, j'ai une dalle incroyable, je donnerais n'importe quoi pour un carré de chocolat. Et elles boivent leur thé, sans prendre conscience de mon martyre.

« Robin, demanda distraitement Véronique, tu veux un peu de thé vert ? »

Je n'ose pas dire non. Pouah ! ça sent l'étable sa tisane et il n'y a même pas de sucre.

« Au fait, passons aux choses sérieuses, reprit-elle en souriant, s'avisant soudain de mon air dépité, je manque à tous mes devoirs, tu veux goûter un chocolat ? »

Bien sûr, je veux, y a même que ça qui m'intéresse ! Sans attendre ma réponse, Véronique me gratifie d'un énorme rocher praliné au chocolat noir, et là je pardonne tout, la voiture, le vent, la tache, les « patati patata », l'infusion dégueulasse, tout s'envole, je ne suis plus que papilles, comme si les saveurs d'amandes grillées qui emplissaient la maison s'étaient concentrées en ce pralin ; je le garde longtemps sur ma langue, aspirant tout doucement de l'air pour mieux le déguster. Rien n'est ordinaire dans ce chocolat, je me délecte du bruissement caramélisé enfoui au cœur de ce rocher, je suis au paradis.

*La vie est un dur problème,
j'ai résolu de consacrer la mienne à y réfléchir.*
Schopenhauer

II

ROBIN FIXE SON REGARD SUR DES SIGNES BIZARRES

Elle tourne vite, la copine de Maman. Attention, je n'ai jamais dit qu'elle était pénible, d'ailleurs Maman a l'air de se régaler, on dirait deux sœurs en gourmandise et en maternité aux centres d'intérêts inépuisables. Alors je rêve dans cette grande maison pleine d'animaux ; un petit chien gratte à la porte vitrée, il essaye d'y faire un trou pour venir me voir.

« Titus, arrête, aboie subitement Véronique, de toute façon, je ne t'ouvrirai pas ! »

Je m'ennuie un peu sans ma console. Tiens, les murs sont couverts de posters, pleins d'une écriture bizarre, j'en avais jamais vu avant, c'est vraiment joli.

« Ça, c'est du chinois, dit Véronique soudain flattée par mon intérêt, j'écris des livres pour les enfants, pour qu'ils puissent apprendre le chinois avec des beaux dessins. »

Elle a l'air toute contente de me parler de ça. Elle prend un air inspiré et semble s'envoler vers ailleurs en traçant un sillon de son doigt, écartant la poussière qui recouvre discrètement la mappemonde du salon.

« Je vais te montrer, sur la boule éclairée ! Là, ça s'appelle la Chine et là, en dessous, c'est le Cambodge. Sophie vient du Cambodge, on a pris l'avion pour venir en France, l'avion, c'est une grande cigogne en fer et Sophie avait peur, elle avait mal aux oreilles ! »

J'enrage, elle me prend pour un débile, je sais quand même ce que c'est qu'un globe terrestre même si je ne suis pas fortiche en géo, et je sais ce que c'est qu'un avion !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je suis repue, la voiture doit nous conduire chez le Grand Docteur pour voir si mon sang est bon. Je tire un peu la manche de Maman :

« Il est grand ton jardin dans ta maison loin ? »

C'est très important, il faut que je sache !

« Oui, ma chérie, tu as vu sur les photos, les fruits, les légumes et les jolies poules.

– Il est grand pour manger à deux mais tu es sûre qu'il est bien assez grand pour tous les trois ? »

Maman a compris, elle sourit, me dit dans un khmer maladroit mais compréhensible :

« Tu n'auras plus jamais faim, on pourrait même manger à dix tellement c'est grand ! En plus, j'ai des poches magiques qui donnent du pain et de l'eau autant que tu veux, il suffit de demander, tu en veux maintenant ? »

Bien sûr que j'en veux, je réponds oui avec les yeux, je n'ai absolument plus de place dans mon estomac mais du pain, ça se mange sans faim ! Papa me fait un clin d'œil complice.

Voilà comment dans les trois semaines qui ont suivi, chaque : « Maman, j'ai faim » voit l'apparition immédiate d'une tranche de pain de mie sortant de la poche droite, et chaque : « Maman, j'ai soif » fait sortir de l'autre poche une bouteille d'eau qui se remplit toute seule quand elle est presque vide ! Ça, c'est chic, avoir une maman « magicienne du pain et de l'eau », c'est très important. J'en mange autant que je peux en engloutir, je vois bien jour après jour que la réserve ne se vide jamais, alors je décide définitivement de ne manger que quand j'ai vraiment faim. Dès le premier soir se règle une question cruciale :

« Est-ce que tu veux que je te réveille pour faire pipi, ou si tu veux, je vais chercher un petit pot pour le mettre à côté de ton lit ? »

Je réponds, outrée qu'on puisse porter un tel soupçon :

« Je suis propre, Maman, à l'orphelinat, il y en avait qui pissaient sur leur paillasse pendant la nuit, mais pas moi ! C'était surtout les garçons, même que ça passait à travers les planches, ça tombait au rez-de-chaussée, c'était dégoûtant ! »

J'ai été très claire, je suis une grande fille propre. Elle acquiesce d'un petit mouvement de tête, m'emmène quand même aux toilettes pour faire un dernier petit pipi de précaution avant la nuit. J'ai un gros bisou sur la joue, j'enlève à regret la jolie robe rose pour un pyjama jaune. La chambre est grande, je serre dans mes bras un lapin en peluche fraîchement sorti de la poche magique, je suis dans un vrai lit, pas une natte posée par terre, un lit avec des pieds en fer et des draps blancs. Il est tard, Maman, assise sur le bord du lit, m'explique beaucoup :

« Tu vas avoir un prénom français, c'est un prénom qu'on a choisi avec ton papa, on gardera Srey Neang en plus, tu sais ! »

Je suis contente d'avoir un nouveau prénom, ça veut dire qu'ils l'ont choisi pour moi ! Maman m'embrasse tendrement avant d'aller se coucher. Je tente de rester éveillée le plus longtemps possible, Papa chuchote mon prénom au milieu de tous les autres mots, Maman lui traduit :

« Tu sais, Srey Neang, ça veut dire : très jolie jeune fille ! »

J'aurais dû m'appeler Sarah, mais au milieu de la première nuit, ils ont changé d'avis et sont tombés d'accord. Sur une proposition de Papa, je suis Sophie, ce qui semble enchante Maman qui accueille avec soulagement cette ultime modification du projet initial, je suis bien la grande fille pour laquelle ils ont fait tout ce chemin, la bataille des papiers commence.

Les papiers

Il faut en terminer combien pour pouvoir rentrer en France ? Maman en fait des piles, avec des tampons de toutes les couleurs. Maman serre ma main et tourne vers moi ses yeux

mouillés, elle me chuchote :

« Tu sais, je crois aux rêves, je vais te raconter mon préféré : je suis en Asie, dans un paysage magique de montagnes et de rizières et je te tiens dans mes bras ma petite fille. Cette image s'est très souvent invitée dans mes nuits, bien avant de savoir que mon ventre était cassé, alors, quand il a fallu choisir un pays pour partir te chercher avec Papa, c'était comme ma réponse ! Avec cette prémonition, j'ai du courage quand c'est compliqué, il faut que tu me croies, je suis sûre que nous serons trois dans l'avion du retour ! »

La certitude de Maman, on va en avoir besoin parce que les papiers, c'est compliqué. Papa commence à parler avec sa grosse voix dans les ministères, alors Maman l'envoie jouer dans la cour. Papa sait quelques mots en khmer, juste assez pour pouvoir dire les choses importantes mais ses yeux parlent des mots gentils et me disent déjà que je suis sa fille et qu'il se battra pour m'offrir le meilleur, me donner les chances que je n'aurai jamais ici. Pendant ce temps, Maman explique gentiment tout aux Petits Directeurs et aux Grands Directeurs dans les petits et les grands bureaux.

On retourne une fois à l'orphelinat, pour mettre des taches d'encre sur des feuilles. Et si c'était trop compliqué, et s'ils décidaient de me laisser là, d'aller chercher un enfant dans un autre pays où tout est plus facile ? La valise se remplit de cadeaux, la tension monte au sujet des papiers qui ne sont jamais finis, le départ se précise, j'ai mon plan. Je lutte pour ne pas m'endormir et tous les soirs, dès que j'entends le souffle du sommeil régulier venant du grand lit, je vais me coucher dans la grande valise, j'ai juste la place, comme ça, je suis sûre qu'ils ne partiront pas sans m'emmener.

Enfin, un matin, nous montons dans la grande cigogne blanche en fer avec Papa, Maman et la grande valise. C'est long,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– C’est une question d’organisation, mon cher, me répondit-elle en me gratifiant d’un clin d’œil. J’avais quand même sur ma table de nuit les *Contes d’Andersen*, les *Contes de Perrault* ou les *Fables de La Fontaine*, ça compensait l’interdiction des BD.

– Tu ne lisais pas de BD du tout ?

– Mais si plus tard, je rusais, dès que j’étais chez des copains ! »

Une question me taraudait : je me demandais si les ectoplasmes de Sophie mangeaient, ce n’est pas tant qu’ils mangent ou pas, c’était :

« Est-ce qu’ils se mangent entre eux, comment tu fais pour gérer tout ça ? Est-ce que le loup mange l’agneau ?

– Non, tu rigoles, ils sont tous bouddhistes, et un bouddhiste, c’est végétarien, personne ne risque plus rien. Tu as bien vu, ici, même les chiens n’attaquent pas les chats ! »

Si je voulais voir dans les résultats de ma philosophie la mesure de la vérité, je devrais mettre le bouddhisme au-dessus de toute autre religion. En tout cas, je me réjouis de constater un accord si profond entre ma doctrine et une religion qui, sur terre, a la majorité pour elle, puisqu’elle compte plus d’adeptes qu’aucune autre.

Schopenhauer

« Tu lisais, demandais-je éberlué, vraiment tous les soirs ?

– Et tu sais, chaque année, c’est trois cent soixante-cinq soirs de huit heures à minuit ou plus, sans télé et sans BD, et je ne te parle même pas de Facebook ou des jeux vidéo, c’était tabou ! Là les livres, tu les adores, c’est des vrais copains, plus ils sont gros, plus ils assurent la promesse de longues soirées à l’abri de l’ennui comme Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris* et *Les misérables*. »

J’étais rêveur, qu’est-ce que c’est que cette drôle de fille ? Je me demandais si j’aurais été plus heureux avec un système aussi

strict. Sophie n'avait pas été à l'école ces dix dernières années mais elle avait étudié chez elle le même programme scolaire que moi. Tous les soirs qu'elle avait passés à lire, je les avais passés à jouer aux jeux vidéo. Bien sûr, tous ces jeux ont vite remplacé mes devoirs et mes lectures, même *Harry Potter* ! Mon niveau ne s'est maintenu à la moyenne qu'à force de cours particuliers administrés par des étudiants pleins de bonne volonté. J'allumais la télé dès mon retour de l'école et ne quittais son écran que pour allumer celui de mes jeux vidéo. J'étais en plein délire, je prenais mes désirs pour des réalités. Mais la réalité dans cette maison, je ne savais même plus où elle commençait !

« Et ce rugissement ?

– Chut, c'est ma chatte, Soja, je lui ai déjà dit que l'ectoplasme, c'est comme les sauterelles, ça ne réussit pas du tout à son estomac délicat. Mais elle s'est déjà fait un menu de mon héros, *Lancelot du lac* et de mes deux préférés, ceux-là je suis certaine au moins que tu les connais : *Tristan et Yseult*.

– Ah oui, je me souviens vaguement, répondis-je, j'en ai lu une page au collège.

– Robin, dit-elle en s'étirant, j'ai adoré l'amour courtois, les sortilèges, le philtre d'amour ! Et c'est juste après ces lectures que j'ai découvert George Sand. Dans toutes mes soirées sans télévision, couchée à huit heures, je pouvais, sans me lasser, partir dans une romanesque épopée d'amours compliqués, l'écriture en était si belle que je n'avais aucun mérite à me laisser happer par sa sauvageonne, *La petite Fadette*. »

Mais que la volonté vienne à manquer d'objet, qu'une prompte satisfaction vienne à lui enlever tout motif de désirer, et les voilà tombés dans un vide épouvantable dans l'ennui; leur nature, leur existence leur pèse un poids intolérable.

Schopenhauer.

« Et la Castafiore, là, tu vas pas me dire qu'elle ne sort pas directement de *Tintin* ?

– Pas du tout, c'est Violetta, dans la *Traviata* de Verdi. Je vais te confier un secret, je croyais que je n'avais plus de larmes, mais mon cœur a dû les garder pour le dernier acte de la *Traviata*. Au fait, tu as fait l'Opéra Junior, toi ? on avait été te voir, c'était plutôt sympa, tu avais aimé chanter en public ?

– Bof, le metteur en scène était mégalomanie, pour lui, on était seulement des pions, les répétitions étaient galère et puis, je suis plutôt rock !

– Tu sais, c'est normal de ne pas aimer l'opéra du premier coup, me réconforta Sophie d'un air entendu, c'est une musique qui se mérite, à ta cinquantième *Traviata*, tu sortiras ton mouchoir toi aussi ! Tu connais sûrement des airs de *Turandot* de Puccini sans savoir qu'ils sont issus de cette partition, le « *Nessun dorma* » du ténor par exemple. C'est le chouchou des musiques de pub, avec ça ils peuvent aussi bien te vendre des voitures que des assurances ! Je l'avais vu à Mont-pellier dans une mise en scène grandiose, dommage que tu ne sois pas venu, tu aurais adoré !

– Je ne sais pas si je suis capable d'apprécier, tu sais, la musique symphonique, certainement plus, mais, l'opéra c'est vraiment spécial !

– Mais si, au fait, Robin, toi qui adores le cinéma, bien sûr, tu as le *Diva* de Jean-Jacques Beineix, je ne te dis rien de plus, tu le regardes et tu me diras, c'est culte, ça a certainement fait beaucoup pour remplir les salles d'opéra ! À la maison, l'opéra, c'était convivial, un moment en famille partagé, tous les trois assis, pendant plusieurs heures à regarder ensemble un DVD, Maman qui me racontait tout ce qui se passait quand ce n'était pas sous-titré, des paroles tristes, une histoire qui finissait toujours mal, en déchirements et en meurtres avec des mises en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dans la même collection

L'Architecture

Yang Xin et dom Angelico surchamp

La Beauté

Zhu Cunming et Dominique Fernandez

La Famille

Chen Jiaqi et Martine segalen

Le Goût

Gong Gang et paul Ariès

La Mort

Tang Yi Jie et Xavier le pichon

La Nature

Yue Dai Yun et Anne sauvagnargues

La Nuit

Tang Ke Yang et Martine laffon

La Passion

Ye shuxian et Michel sauquet

Le Rêve

Jin si Yan et Maurice bellet

La Sagesse

Pang pu et Ysé tardan-Masquelier

Le Voyage

Wang Yipei et olivier bleys

Le Dialogue

François Cheng

La Science

Yang Huan Ming et pierre léna

Le Ciel

Tang Yi Jie et léon vandermeersch

L'Arbre

Tang Ke Yang et roland Bechmann

La lecture

Jin si Yan et Jean-François sené



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
462/2012

Achévé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
en février 2012

N° d'imprimeur : XXXXX

Dépôt légal : mars 2012

Imprimé en France